

Chapitre 10

Où Tistou retrouve Monsieur Trounadisse qui lui donne une leçon de misère

Il faut des événements extraordinaires pour que l'on donne vacances aux petits garçons. Une prison qui fleurit provoque, certes, une vive émotion, mais on s'en remet assez vite, et l'on finit par trouver naturel que pousse un gigantesque massif là où naguère s'élevait un mur gris.

On s'habitue à tout, même à l'exceptionnel.

Pour Monsieur Père et Madame Mère, l'éducation de Tistou redevint bientôt le principal souci.

– Je crois qu'il serait bon maintenant de lui montrer un peu ce qu'est la misère, disait Monsieur Père.

– Ensuite, on devrait lui enseigner ce qu'est la maladie, pour qu'il prenne bien garde à sa santé, disait Madame Mère.

– Monsieur Trounadisse lui avait donné une très belle leçon d'ordre ; confions-lui aussi la leçon de misère.

C'est ainsi que Tistou apprit dès le lendemain, sous la conduite de Monsieur Trounadisse, que la misère vivait dans des taudis.

On avait conseillé à Tistou de mettre pour cette visite son vieux béret bleu.

Monsieur Trounadisse emboucha sa plus forte voix de trompette afin d'expliquer à Tistou que les taudis se trouvaient en bordure de la ville.

– Cette zone des taudis est un fléau, déclara-t-il.

– Qu'est-ce que c'est qu'un fléau ? demanda Tistou.

– Un fléau est un mal qui atteint beaucoup de gens, un très grand mal.

Monsieur Trounadisse n'avait pas besoin d'en prononcer davantage. Tistou se frottait déjà les pouces.

Mais ce qui l'attendait était pire à voir qu'une prison. Des chemins étroits, boueux, malodorants, se tortillaient entre des planches pourries assemblées tout de travers. Ces planches faisaient

semblant de former des cabanes, mais des cabanes si trouées, si branlantes au moindre vent, que l'on avait peine à croire qu'elles pussent tenir debout. Les portes étaient rapiécées, ici avec du carton, là avec un vieux morceau de boîte à conserves.

À côté de la ville propre, de la ville riche construite en pierre et balayée tous les matins, la zone des taudis était comme une autre ville, hideuse, et qui faisait honte à la première. Ici pas de réverbères, pas de trottoirs, pas de boutiques, pas d'arroseuse municipale.

« Un peu de gazon boirait la boue et rendrait ces chemins plus agréables, et puis du volubilis en quantité, avec des clématites, renforcerait ces pauvres cabanes prêtes à s'écrouler », pensait

Tistou qui, les pouces en avant, tâtait toutes les laideurs qu'il rencontrait.

Dans ces cabanes vivaient plus de gens qu'elles n'en pouvaient contenir ; ces gens, forcément, avaient mauvaise mine. « A vivre serrés les uns contre les autres, et sans lumière, ils deviennent

pâles... comme les endives que Moustache fait pousser dans la cave. Moi je ne serais pas heureux si l'on me traitait comme une endive. »

Tistou décida de faire croître des géraniums le long des lucarnes pour que les enfants des taudis voient un peu de couleur.

– Mais pourquoi tous ces gens-là logent-ils dans des cabanes à lapins ? demanda-t-il soudain.

– Parce qu'ils n'ont pas d'autre maison, évidemment ; c'est une question stupide, répondit Monsieur Trounadisse.

– Et pourquoi n'ont-ils pas de maison ?

– Parce qu'ils n'ont pas de travail.

– Pourquoi n'ont-ils pas de travail ?

– Parce qu'ils n'ont pas de chance.

– Alors, ils n'ont rien du tout ?

– C'est cela, Tistou, la misère.

– Demain, au moins, ils auront quelques fleurs », se dit Tistou.

Il vit un homme battre une femme, et un enfant s'enfuir en pleurant.

– Est-ce que la misère rend méchant ? dit Tistou.

– Souvent, répondit Monsieur Trounadisse, qui se mit à lancer une fanfare de mots effrayants.

D’après son discours, la misère semblait être une horrible poule noire, à l’œil furieux, au bec crochu, aux ailes aussi larges que le monde et qui couvait sans cesse d’affreux poussins. Monsieur Trounadisse les connaissait tous par leur nom : il y avait le poussin-vol, grand détrousseur de porte-monnaie et perceur de coffres-forts ; le poussin-ivrognerie qui se faisait offrir des apéritifs et roulait dans les ruisseaux ; le poussin-vice, toujours prêt aux choses malhonnêtes ; le poussin-crime, armé d’un couteau ou d’un revolver ; le poussin-révolution, sûrement le pire de la couvée... Il était évident que tous ces poussins-là devaient finir en prison.

– Tistou ! Vous ne m’écoutez pas, s’écria Monsieur Trounadisse. D’abord cessez de poser vos mains sur ces saletés ! Qu’est-ce que c’est que cette manie de toucher à tout ? Mettez donc vos gants.

– Je les ai oubliés, dit Tistou.

– Reprenons notre leçon. Que faut-il pour lutter contre la misère et ses funestes conséquences ?... Réfléchissez un peu... Il faut... de l'o... del'o... de l'or...

– Ah ! oui, fit Tistou, il faut peut-être de l'or.

– Non, il faut de l'ordre !

Tistou resta silencieux un instant. Il ne paraissait pas convaincu. Et lorsqu'il eut fini de réfléchir, il dit :

– Votre ordre, Monsieur Trounadisse, êtes-vous bien sûr qu'il existe ? Moi, je ne crois pas.

Les oreilles de Monsieur Trounadisse devinrent si rouges, si rouges, qu'elles ne ressemblaient plus à des oreilles mais à des tomates.

– Parce que si l'ordre existait, reprit Tistou avec une grande fermeté dans la voix, il n'y aurait pas de misère.

La note que reçut Tistou ce jour-là ne fut pas excellente. Monsieur Trounadisse écrivit dans le carnet : Enfant distrait et raisonneur. Ses sentiments généreux lui ôtent le sens des réalités.

Mais le lendemain... Vous avez déjà deviné. Le lendemain, les journaux de Mirepoil annonçaient une véritable inondation de volubilis.

Les conseils de Moustache avaient été suivis à la lettre.

Des arceaux couleur de ciel voilaient la laideur des cabanes, des barrières de géraniums bordaient les chemins de gazon. Ces quartiers déshérités, dont on évitait de s'approcher parce qu'ils faisaient horreur à regarder, devinrent les plus beaux de la ville. On alla les visiter comme un musée.

Les habitants décidèrent d'en tirer quelques profits. Ils mirent un tourniquet et firent payer l'entrée. Des métiers se créèrent ; il fallut des gardiens, des guides, des vendeurs de cartes postales, des photographes.

Ce fut la fortune.

Pour employer cette fortune, on décida de bâtir, au milieu des arbres, un grand immeuble de neuf cent quatre-vingt-dix-neuf beaux appartements, avec cuisines électriques, où tous les anciens locataires des taudis pourraient se loger à l'aise. Et comme il fallait beaucoup de monde pour le construire, tous les sans-travail reçurent du travail.

Moustache ne manqua pas à la première occasion de féliciter Tistou.

– Ah ! te voilà ! Très fort, très bien, la transformation des taudis. Mais ton quartier manque un peu de parfum. La prochaine fois, pense au jasmin. Ça grimpe vite et ça sent bon.

Tistou promit de faire mieux la prochaine fois..